

Robin Seignobos

Paris, Université Paris-I

**LE MÉDECIN ET LE SINGE DU CALIFE
L'AMBASSADE DU PRINCE NUBIEN GEORGIOS
D'APRÈS LE K. *AḤBĀR AL-AṬIBBĀ'* DE YŪSUF B.
IBRĀHĪM B. AL-DĀYA († CA. 869)***

Abstract: The aim of this paper is to shed new lights on a well-known event in Medieval Nubian history, namely the diplomatic mission of the Nubian prince Georgios who was sent to Bagdad in 835-6 to renegotiate the terms of the agreement governing Muslim-Nubian relations (the famous *baqt*). More specifically, the following pages will deal with a so far unnoticed fragment from a lost ninth century collection of medical anecdotes mentioning the arrival of Georgios in Samarra, the newly founded capital of the Abbassid empire. Our first task will be to gather all available information concerning the life and works of the little-known author of this anthology, known as Yūsuf b. Ibrāhīm b. al-Dāya. Then, a French translation of the *khavar* (historical anecdote) under scrutiny will be given, followed by a detailed commentary of the passage dealing with the Nubian king. Although terse and allusive, this short account is contemporary of the events described and independent from other sources dealing with this embassy, providing thus the final confirmation for the date of Georgios' audience with the caliph (august 836). Finally, some attention will be paid to the intriguing mention of the monkey brought by the Nubian prince as a diplomatic gift to the Muslim ruler.

Keywords: Nubia, Middle Ages, Muslim-Nubian relations, monkey, Medicine

Introduction

Le fragment dont nous traiterons ici provient des '*Uyūn al-anbā' fī ṭabaqāt al-aṭibbā'*', d'Ibn Abī Uṣaybi'a (m. 1270), médecin ayant exercé à Damas et au Caire, moins connu pour sa propre production médicale que pour ce vaste recueil biographique consacré aux médecins célèbres, achevé en 1268¹. Bien que d'un

* Nous remercions J.-C. Ducène (EPHE, Paris), A. Łajtar (Université de Varsovie) et A. Tsakos (université de Bergen) pour leur relecture attentive et leurs commentaires sur une version préliminaire de cet article. Les abréviations suivantes seront employées : *DSB* = Gillespie, C.C. (éd.), *Dictionary of Scientific Biography*, New York, 1970-1980, 16 vol. ; *EP* = Bearman, P.J., Bianquis, T., Bosworth,

usage courant par les historiens de la médecine arabe, le caractère spécialisé de l'ouvrage suffit à expliquer qu'il n'ait pas retenu l'attention des spécialistes de la Nubie médiévale². Il contient pourtant une anecdote mentionnant l'ambassade du prince nubien Georgios qui avait été dépêché auprès du calife al-Mu'tašim, en 835-836, afin de renégocier avec lui les termes du traité avec les Nubiens – connu dans l'historiographie sous le nom de *baqt* – alors suspendu depuis plusieurs années. Si l'épisode est par ailleurs bien documenté, ce bref récit, fondé sur un témoignage contemporain de l'évènement et indépendant des autres sources conservées, fournit une confirmation supplémentaire de l'authenticité de cette ambassade et de sa datation tout en apportant quelques compléments d'information sur son déroulement. Il méritait par conséquent d'être versé au dossier.

L'anecdote est rapportée dans la longue notice dédiée à Yūḥannā Ibn Māsawayh (m. 857), célèbre médecin nestorien ayant servi quatre califes successifs et auquel on attribue une quarantaine d'ouvrages à vocation médicale³. Ibn Abī Ušaybi'a est néanmoins le seul auteur à faire état de cet épisode qui ne figure pas chez ses autres biographes, pas même chez Ibn al-Qiftī qui lui

C.E., et alii (éds.), *Encyclopédie de l'islam* (2^e éd.), Leyde, 1960-2005, 12 vol ; *Elr* = *Encyclopædia Iranica, online edition*, <http://www.iranicaonline.org/> (dernière consultation janvier 2014)

¹ *EP*, s.v. « Ibn Abī Ušaybi'a » (J. Vernet). Sauf indication contraire nous citons dans ce travail l'édition de Beyrouth (Ibn Abī Ušaybi'a, '*Uyūn al-anbā' fī ṭabaqāt al-aṭibbā'*', éd. N. Riḍā, Beyrouth, 1965), plus lisible et plus commode d'utilisation que celle d'August Müller parue au Caire en 1882 dans une fonte peu lisible et tellement remplie d'erreurs d'impression qu'elle a contraint l'éditeur à faire paraître dans un volume ultérieur une longue liste de corrections : A. Müller (éd.), *Ibn Abi Useibia*, t. 1, Le Caire, 1882 (texte arabe), t. 2, Königsberg, 1884 (introduction, appareil critique, *errata*). Les différences entre ces deux éditions se révèlent toutefois de faible importance pour l'anecdote qui nous préoccupe. Une version sensiblement différente est également évoquée par E.G. Browne, d'après un dictionnaire biographique persan publié entre 1879 et 1905. Si Ibn Abī Ušaybi'a y est bien présenté comme sa source la version qui en est donnée semble plus claire et contient même certains détails absents des versions arabes. E.G. Browne, 1921, *Arabian medicine : the Fitzpatrick lectures delivered at the College of physicians in November 1919 and November 1920*, Cambridge, p. 36-37.

² Le texte ne figure pas dans le recueil compilé par le Père Vantini (G. Vantini, *Oriental Sources Concerning Nubia*, Heidelberg, Varsovie, 1975) et il n'est évoqué, à ma connaissance, dans aucune étude ancienne ou moderne ayant traité de l'ambassade. Une exception notable se trouve néanmoins dans l'ouvrage de J.-M. Fiey qui fait furtivement allusion à ce texte dans une note infrapaginale. J.-M. Fiey, *Chrétiens syriaques sous les Abbassides, surtout à Bagdad : 749-1258*, Louvain, 1980, p. 79 n. 20.

³ Ibn Abī Ušaybi'a, '*Uyūn al-anbā'*', cit., p. 246-259. Sur Ibn Māsawayh, mieux connu en Occident sous le nom de Jean Mésué, voir J.-C. Sournia, G. Troupeau, « Etude critique sur la vie et l'œuvre de Jean Mésué et du prétendu Mésué le Jeune », *Clio Medica*, 8, 1968, p. 109-117 ; *EP*, s.v. « Ibn Māsawayh » (J.-C. Vadet) ; D. Jacquart, « Ibn Māsawayh, Yūḥannā », dans H. Selin (dir.), *Encyclopaedia of the History of Science, Technology, and Medicine in Non-Western Cultures*, 1997, p. 424-426 ; F. Sezgin, *Geschichte des arabischen Schrifttums, Band III, Medizin - Pharmacie; Zoologie - Tierheilkunde*, Leyde, 1970, p. 231-236.

a pourtant consacré plusieurs pages⁴. Pour composer sa propre notice, Ibn Abī Uṣaybi'a a emprunté ses informations à plusieurs auteurs antérieurs parmi lesquels figure un certain Yūsuf b. Ibrāhīm auquel on doit justement le récit dont il sera question ici.

Yūsuf b. Ibrāhīm b. al-Dāya et son *Kitāb aḥbār al-aṭibbā'*

Le personnage n'a guère retenu l'attention des savants, tant médiévaux que modernes, son nom n'apparaissant le plus souvent qu'au détour des notices relatives à son fils Aḥmad, relativement plus célèbre grâce à ses écrits sur les Ṭūlūnides, qu'il a longtemps servi⁵. Ayant séjourné à Damas, Yūsuf Ibn Ibrāhīm a néanmoins eu droit à sa propre biographie dans l'immense *Ta'rīḥ madīnat Dimašq* d'Ibn 'Asākir (1105-1176)⁶, lequel tient une partie de ses informations des anecdotes rapportées par Aḥmad dans son *Kitāb al-Mukāfā'a* (Le livre de la Compensation)⁷. La notice sera ensuite reprise par Yāqūt – non sans quelques précieux compléments – pour alimenter l'entrée de son *Mu'ğam al-Udabā'* (ca. 1226) concernant Aḥmad⁸. Enfin, plusieurs auteurs du x^e siècle citant des *aḥbār* attribuées à Yūsuf Ibn Ibrāhīm, apportent au passage quelques renseignements complémentaires relatifs à sa biographie ou à son oeuvre méconnue.

Ibn Abī Uṣaybi'a le désigne ainsi : « Yūsuf b. Ibrāhīm al-Ḥāsib, connu sous le nom d'Ibn al-Dāya »⁹, tandis qu'Ibn 'Asākir introduit sa notice sous le nom de « Yūsuf b. Ibrāhīm Abū al-Ḥasan al-Kātib »¹⁰. Al-Ṣūlī (m. 947) lui

⁴ Ibn al-Qifṭī, *Ta'rīḥ al-Ḥukamā'*, éd. J. Lippert, *Ibn al-Qifṭī's Ta'rīḥ al-Ḥukamā'*, Leipzig, 1903, p. 380-391.

⁵ *EF*, s.v. « Ibn al-Dāya » (F. Rosenthal) ; *DSB*, s.v. « Aḥmad Ibn Yusuf » (D.V. Schrader) ; M. Steinschneider, « Iusuf ben Ibrahim und Ahmed ibn Iusuf », *Bibliotheca mathematica*, N.s. 2, 1888, p. 49-52 ; Aḥmad Ibn al-Dāya, *Al-Kitāb al-Mukāfā'a wa ḥusn al-'uqbā'*, éd. Maḥmūd Muḥammad Šākir (éd.), Beyrouth, 1940, p. 5-9 (introduction) ; P. Guirguis, « Ibn ad-Daya », *La Revue du Caire*, 12^e année, vol. 119, mars 1949, p. 387-403 ; N. Nasrallah, *Annals of the Caliphs' Kitchens: Ibn Sa'yār al-Warrāq's Tenth-Century Baghdadi Cookbook*, Leyde, Boston, 2007, p. 540.

⁶ Ibn 'Asākir, *Ta'rīḥ madīnat Dimašq*, éd. Muhibb al-Dīn 'Umar al-Amrawī, Beyrouth, 2001, vol. 74, p. 212-215.

⁷ Aḥmad Ibn al-Dāya, *Al-Kitāb al-Mukāfā'a*, cit. Il en existe une traduction française parue dans plusieurs livraisons de la *Revue du Caire* : P. Guirguis, « Le livre de la Compensation et de la Bonne Fin », *Revue du Caire*, 12^e année, vol. 22, n°120, avril 1949, p. 486-506 ; vol. 23, n°121, juin 1949, p. 45-67 ; n°122, 1949, p. 136-158 ; n°123, octobre 1949, p. 208-239 ; vol. 24, n°124, novembre 1949, p. 39-62 ; n°125, décembre 1949, p. 98-119 ; n°126, janvier 1950, p. 212-218.

⁸ Yāqūt al-Rūmī, *Mu'ğam al-udabā'*, éd. Ihsān 'Abbās, Beyrouth, 1993, vol. II, p. 557-560 (n°214). La brève notice que lui consacre également al-Ṣafadī (1297-1363) n'apporte rien de plus par rapport à celle de Yāqūt. Al-Ṣafadī, *Kitāb al-Wāfi bi-l-Wafayāt*, éd. M.Y. Najm, Wiesbaden, 1971, vol. 8, p. 282-283.

⁹ Ibn Abī Uṣaybi'a, *'Uyūn al-anbā'*, cit., p. 192, 475.

¹⁰ Ibn 'Asākir, *Ta'rīḥ madīnat Dimašq*, cit., vol. 74, p. 212.

accôle en sus la nisba d'al-Ḥurāsānī¹¹ mais celle-ci doit plutôt faire référence à ses racines familiales, Yūsuf lui-même étant vraisemblablement natif de Bagdad comme le soupçonne Ibn 'Asākir. Selon ses biographes, Yūsuf Ibn Ibrāhīm aurait été le frère de lait (*raḍī'*) du prince abbasside Ibrāhīm Ibn al-Mahdī¹² – lui-même demi frère de Harūn al-Rašīd –, particularité qui lui aurait valu l'épithète d'« Ibn al-Dāya » (fils de la nourrice)¹³. Cette information est toutefois contredite par le *K. al-Mukāfā'a* dans lequel Yūsuf est présenté comme le frère de lait du calife al-Mu'tasim lui-même (833-842)¹⁴. S'il est difficile dans le cas présent de déterminer de quel côté se situe la vérité, la seconde possibilité paraît plus vraisemblable du point de vue chronologique si l'on admet que Yūsuf est venu au monde sensiblement au même moment que son frère de lait. Sachant qu'Ibrāhīm Ibn al-Mahdī est né en 779 et al-Mu'tasim en 792, et étant donné que Yūsuf est encore actif après l'arrivée au pouvoir en Égypte de Aḥmad Ibn Ṭūlūn en 868, il serait décédé, si l'on retient la date de naissance la plus haute, autour de l'âge de 90 ans. Sans être invraisemblable cela paraît moins probable que l'âge déjà fort respectable d'environ 77 ans qu'il aurait eu à sa mort si l'on admet pour sa naissance la date de 792.

La confusion provient probablement de la relation intime qui unira effectivement Yūsuf Ibn Ibrāhīm à Ibn al-Mahdī, relation dont la nature exacte demeure toutefois incertaine. Al-Ṣūlī le présente comme un cousin maternel (*ibn ḥāla*) du prince¹⁵ tandis que d'autres le considèrent plutôt comme l'un de ses *mawlā*¹⁶, terme polysémique (affranchi, client, dépendant...) dont il est difficile de spécifier le sens en l'absence de contexte bien défini. On peut cependant tenir pour acquis que Yūsuf est entré au service d'Ibn al-Mahdī en tant que *kātib* (secrétaire), fonction qui servira d'ailleurs à le désigner par la suite¹⁷. Pour autant, leurs rapports ne se limitaient pas à une simple collaboration administrative puisque Yūsuf est souvent présenté par les auteurs qui le citent comme un *ṣāhib* (compagnon, ami ou familier) du prince¹⁸. Quels qu'aient été les liens qui unissaient les deux hommes, Yūsuf Ibn Ibrāhīm était manifestement un

¹¹ Al-Ṣūlī, *Aṣ'ār awlād al-ḥulafā' wa-aḥbāruhum : min kitāb al-Awrāq*, éd. J. Heyworth-Dunne, Le Caire, 1936, p. 31.

¹² *EF*, s.v. « Ibrāhīm b. al-Mahdī » (D. Sourdel).

¹³ Yāqūt al-Rūmī, *Mu'ğam al-udabā'*, cit., vol. II, p. 557-560.

¹⁴ Aḥmad Ibn al-Dāya, *Al-Kitāb al-Mukāfā'a*, cit., p. 136.

¹⁵ Al-Ṣūlī, *Aṣ'ār awlād al-ḥulafā'*, cit., p. 25, 31.

¹⁶ Ibn Abī Uṣaybi'a, *Uyūn al-anbā'*, cit., p. 256 ; Ibn al-Qiftī, *Ta'rīḥ al-Ḥukamā'*, cit., p. 135, 219, 249 ; Al-Ṣūlī, *Aṣ'ār awlād al-ḥulafā'*, cit., p. 31.

¹⁷ Ibn Ḥawqal, *Kitāb ṣūrat al-'ard*, éd. J.H. Kramers, 1938-39, *Opus geographicum auctore Ibn Ḥawqal*, Leyde, vol. 1, p. 124 ; Ibn 'Asākir, *Ta'rīḥ madīnat Dimāšq*, cit., vol. 74, p. 212 ; Yāqūt al-Rūmī, cit., vol. II, p. 558.

¹⁸ Al-Mas'ūdī, *Murūğ al-qaḥab*, éd. C. Barbier de Meynard, A. Pavet de Courteille, rév. C. Pellat, Beyrouth, 1973, t. 4, p. 328 ; Aḥmad Ibn al-Dāya, *Al-Kitāb al-Mukāfā'a*, cit., p. 136 ; Al-Iṣfahānī, *Kitāb al-ağānī*, éd. Iḥsān 'Abbās et alii, Beyrouth, 2008 (3^e éd.), vol. 16, p. 6.

proche d'Ibn al-Mahdī et il n'y a par conséquent rien d'étonnant à voir apparaître son nom dans les chaînes de transmission accompagnant les *ḥabar-s* relatifs au prince ou rapportés par lui dans le *Kitāb al-Aḡānī* et d'autres oeuvres¹⁹.

Par son statut privilégié et par ce que l'on entrevoit à travers les fragments qui lui sont attribués, Yūsuf Ibn Ibrāhīm apparaît d'abord comme un homme de cour, intégré à la vie intellectuelle de Bagdad et de Sāmarrā' où il fréquente poètes, savants et médecins. En 225/839-40, année qui voit le décès de son protecteur Ibrāhīm Ibn al-Mahdī, Yūsuf séjourne à Damas où il rencontre le médecin chrétien 'Isā Ibn al-Ḥakam²⁰. Peut-être y a-t-il accompagné ou rejoint l'émir Abū Dūlaf al-ʿIḡlī, nommé un temps gouverneur de la ville par al-Muʿtaṣim, puisque Yūsuf confie s'être rapproché de ce personnage après la mort du prince²¹. Yāqūt indique qu'il s'établit ensuite en Égypte mais avoue ignorer dans quelles conditions il quitta Bagdad pour Fustāt²². On trouve cependant une allusion à son installation en Égypte dans le *K. al-Aḡānī*, lorsque Yūsuf dit avoir rencontré « après son arrivée à Fustāt » (*ba'da qudūmī Fustāt Miṣr*) un ancien secrétaire proche du calife Hārūn al-Rašīd²³. L'une des sources du *K. al-Aḡānī* n'hésite pas d'ailleurs à lui attribuer la *nisba* d'al-Miṣrī, signe qu'il pouvait être considéré comme un véritable Égyptien²⁴. Pour autant, il est difficile de dater précisément son arrivée dans la vallée du Nil. Celle-ci pourrait remonter aux environs de l'année 840 d'après une anecdote du *K. al-Mukāfā'a* dans laquelle certains dépendants de Yūsuf affirment, vers 868-69, être demeurés sous sa protection depuis trente ans²⁵. Il est possible toutefois que ses clients ne soient pas des Égyptiens, mais qu'ils comptaient déjà parmi ses obligés avant son départ d'Iraq et qu'ils l'aient accompagné dans son exil. Cette date paraît d'autant plus vraisemblable qu'elle correspond précisément à la période durant laquelle sont décédés Ibn al-Mahdī (839) et al-Muʿtaṣim (842). Les deux principaux soutiens de Yūsuf n'étant plus de ce monde, celui-ci fut peut-être conduit, voire contraint, à s'éloigner de la cour et partit tenter sa chance dans la prospère Égypte.

¹⁹ Yūsuf est fréquemment cité dans le *K. al-Aḡānī* par l'intermédiaire d'un informateur nommé Riḍwān b. Aḥmad Abū al-Ḥusayn al-Ṣaydalānī (m. 936). Comme souvent dans le *K. al-Aḡānī*, on ne sait si ces citations proviennent d'un texte ou relèvent de la transmission orale. M. Fleischhammer, *Die Quellen des Kitāb al-Aḡānī*, Wiesbaden, 2004, p. 66 (n°140).

²⁰ Ibn Abī Uṣaybi'a, *'Uyūn al-anbā'*, cit., p. 178 ; Ibn 'Asākir, *Ta'riḥ madīnat Dimašq*, cit., vol. 74, p. 212 ; Yāqūt al-Rūmī, *Mu'ḡam al-udabā'*, cit., vol. II, p. 558. La rencontre entre les deux hommes à Damas est aussi évoquée par Ibn Ḥawqal, *Kitāb ṣūrat al-'arḍ*, cit., vol. 1, p. 124.

²¹ Ibn Abī Uṣaybi'a, *'Uyūn al-anbā'*, cit., p. 238. Sur Abū Dūlaf, décédé à Bagdad entre 839 et 842, voir *EP*, s.v. « al-Kāsim b. 'Isā » (J.E. Bencheikh) ; *Elr*, s.v. « Abū Dolaf 'Ejlī » (F.M. Donner).

²² Yāqūt al-Rūmī, *Mu'ḡam al-udabā'*, cit., vol. II, p. 557.

²³ Al-Ṣfahānī, *Kitāb al-aḡānī*, cit., vol. 4, p. 252.

²⁴ Al-Ṣfahānī, *Kitāb al-aḡānī*, cit., vol. 16, p. 6.

²⁵ Aḥmad Ibn al-Dāya, *Al-Kitāb al-Mukāfā'a*, cit., p. 28-29.

Les sources que nous avons rassemblées ne permettent toutefois pas de combler le hiatus de plus de deux décennies séparant *ca.* 840 et la seconde moitié des années 860 auxquelles se rapportent les anecdotes concernant Yūsuf Ibn Ibrāhīm dans le *K. al-Mukāfā'a*. Celui-ci y apparaît comme un notable bien installé à Fustāṭ et jouissant d'une fortune considérable, comme en témoignent les nombreux domaines (*diyā'*) inscrits sous son nom dans les registres fonciers égyptiens se rapportant à l'année 250/864-65²⁶. Il était ainsi en mesure d'entretenir sa propre clientèle et allouait à plusieurs *ṣarīf-s* une confortable pension annuelle²⁷. Dans une autre anecdote rapportée par son fils, Yūsuf admet lui-même avoir si bien su mener ses affaires qu'il finit par attirer l'attention du puissant intendant des finances Ibn al-Mudabbir auquel avait été confiée en 861 la charge d'exploiter les revenus de l'Égypte au nom du calife. Devant la prospérité croissante de Yūsuf, Ibn al-Mudabbir le soupçonna, en 868, d'avoir dissimulé une partie des revenus des terres qu'il affermaient et le harcela afin qu'il restitue l'énorme somme dont il aurait été le débiteur²⁸. Il ne sortira de ce mauvais pas qu'avec l'aide du gouverneur Muzāhim b. Ḥāqān qui se révèle être l'un de ses anciens voisins à Sāmarrā'. Cette mésaventure ne signale pas pour autant la fin de ses démêlés avec les autorités. Ses liens avec la capitale abbasside, qui lui avaient permis la première fois d'échapper à la ruine, lui vaudront peu après l'inimitié du nouveau gouverneur de l'Égypte, Aḥmad Ibn Ṭūlūn, qui aspire à exercer le pouvoir à l'abri des regards du calife. C'est ainsi que Yūsuf se retrouve assigné à résidence, ne devant son salut qu'à l'intervention de ses dépendants venus plaider sa cause auprès d'Ibn Ṭūlūn²⁹. Cela n'a pas suffi pour autant à lever les soupçons qui pesaient sur Ibn Ibrāhīm et sa famille : aussitôt celui-ci décédé Ibn Ṭūlūn fait fouiller son domicile à la recherche de documents compromettants en provenance de Bagdad. Mais là encore l'intervention d'un client de Yūsuf aurait, semble-t-il, convaincu le dirigeant égyptien de renoncer à ses persécutions³⁰. C'est donc à Fustāṭ que Yūsuf Ibn Ibrāhīm finit ses jours, à une date non spécifiée mais qui doit vraisemblablement se situer au début du

²⁶ Aḥmad Ibn al-Dāya, *Al-Kitāb al-Mukāfā'a*, cit., p. 136.

²⁷ Dans une anecdote rapportée par Aḥmad on apprend en effet que Yūsuf tenait un registre des pensions qu'ils versaient à ses clients. Au moins trois des *ṣarīf-s* qu'ils entretenaient percevaient une rente annuelle de 200 dinars et de 200 *ardabb* de blé – l'*ardabb* équivalant alors à 70 kg environ. A titre de comparaison un ouvrier égyptien gagnait à l'époque moins d'un dinar par mois. Aḥmad Ibn al-Dāya, *Al-Kitāb al-Mukāfā'a*, cit., p. 56-57. Nos informations sur les mesures et salaires proviennent de E. Ashtor, *Histoire des prix et des salaires dans l'Orient médiéval*, Paris, 1969, p. 73-94, notamment p. 79, 92.

²⁸ Aḥmad Ibn al-Dāya, *Al-Kitāb al-Mukāfā'a*, cit., p. 126-128 ; Ibn 'Asākir, *Ta'rīḥ madīnat Dimašq*, cit., vol. 74, p. 212-213.

²⁹ Aḥmad Ibn al-Dāya, *Al-Kitāb al-Mukāfā'a*, cit., p. 28-29 ; Ibn 'Asākir, *Ta'rīḥ madīnat Dimašq*, cit., vol. 74, p. 213-214.

³⁰ Aḥmad Ibn al-Dāya, *Al-Kitāb al-Mukāfā'a*, cit., p. 56-57 ; Ibn 'Asākir, *Ta'rīḥ madīnat Dimašq*, cit., vol. 74, p. 214-215.

« règne » d'Ibn Ṭūlūn, lorsque ce dernier cherchait à s'affranchir de la tutelle califale, autrement dit en 869 ou peu après.

Quant à l'oeuvre de Yūsuf Ibn Ibrāhīm celle-ci n'a pas été conservée, sinon sous forme de fragments, et nous est par conséquent très mal connue. Alors que son surnom d'al-Ḥāsib (le mathématicien ?) laissait présager une production essentiellement scientifique³¹, les ouvrages qui lui sont crédités relèvent plutôt de l'*adab*. Ibn al-Nadīm, dans son *Fihrist* (988), mentionne au sujet du poète Abū Nuwās (m. 813-815) une anthologie (*muḥtār*) et un recueil d'histoires (*aḥbār*) réalisés par un certain Yūsuf Ibn al-Dāya³² que Yāqūt propose, à bon droit, d'identifier à notre auteur³³. Son fils Aḥmad lui attribue aussi un recueil de *ḥabar-s* concernant cette fois Ibrāhīm Ibn al-Mahdī, ainsi qu'un livre de cuisine (*K. al-Tabīḥ*), art qu'affectionnait tout particulièrement le prince abbasside, réputé fin gourmet³⁴.

C'est cependant d'un autre de ses ouvrages que provient le récit qui nous retiendra ici. Il s'agit d'une collection d'anecdotes concernant les médecins dont sont manifestement issues la plupart des citations introduites sous sous nom dans le *Ta' rīḥ al-Ḥukamā'* d'Ibn al-Qifī et dans les '*Uyūn al-ambā'* d'Ibn Abī Uṣaybi'a³⁵. Mais bien que ce dernier cite Yūsuf Ibn Ibrāhīm à de nombreuses reprises, le titre de son ouvrage n'y figure à aucun moment. À ce propos, Ibn 'Asākir signale simplement qu'il a « composé un livre au sujet des médecins » et ne mentionne aucun autre ouvrage de sa main³⁶. Il dresse cependant une liste, non exhaustive, des personnages à propos desquels Yūsuf a écrit et parmi lesquels figurent les noms de plusieurs médecins célèbres. Al-Mas'ūdī se montre à peine plus disert sur son contenu et attribue à Ibn Ibrāhīm « un livre au sujet des médecins et des souverains, des mets, des boissons, des vêtements etc.³⁷ ». C'est certainement de ce recueil qu'il tient le récit mettant en scène le médecin Ḡibrīl Ibn Buḥtīshū' et le calife Harūn al-Rašīd lors d'un repas à Ḥīra, recueillie

³¹ Peut-être le terme de *ḥāsib* doit-il se comprendre ici dans le sens de « comptable », en référence aux fonctions administratives qu'il a pu exercer, en Iraq ou en Égypte, à moins que cela ne provienne d'une confusion avec son fils Aḥmad, auteur de plusieurs traités scientifiques.

³² Ibn al-Nadīm, *Kitāb al-Fihrist*, éd. G. Flügel, Leipzig, 1871-1872, vol. I, p. 160. Le nom de Yūsuf b. al-Dāya figure en effet dans l'*isnād* d'une anecdote concernant Abū Nuwās incluse dans le *K. al-Aḡānī*. Al-Iṣfahānī, *Kitāb al-aḡānī*, cit., vol. 16, p. 167.

³³ Yāqūt al-Rūmī, *Mu'jam al-udabā'*, cit., vol. II, p. 557.

³⁴ Aḥmad Ibn al-Dāya, *Al-Kitāb al-Mukāfa'a*, p. 136. Une anecdote attribuée à Yūsuf b. Ibrāhīm est citée dans le livre de recettes d'Ibn Sayyār al-Warrāq mais l'ouvrage dont elle est issue n'est pas spécifiée. Étant donné que celle-ci concerne Ibrāhīm Ibn al-Mahdī, il est possible qu'elle provienne de son recueil de *aḥbār* relatifs au prince plutôt que de son *K. al-Tabīḥ*. Ibn Sayyār al-Warrāq, *Kitāb al-Ṭabīḥ*, éd. K. Öhrnberg, S. Murūwah, Helsinki, 1987, p. 133 ; N. Nasrallah (trad.), *Annals of the Caliphs' Kitchens*, cit., p. 249-250.

³⁵ F. Sezgin, *Geschichte des arabischen Schrifttums, Band III*, cit., p. 231.

³⁶ Ibn 'Asākir, *Ta' rīḥ madīnat Dimašq*, cit., vol. 74, p. 212.

³⁷ Al-Mas'ūdī, *Murūḡ al-ḡahab*, cit., 1973, t. 4, p. 328.

par Yūsuf auprès d'un ancien serviteur du calife³⁸. Le géographe Ibn Ḥawqal (m. apr. 988) reste par conséquent le seul, à notre connaissance, à donner le titre de l'ouvrage. Il s'intitulerait selon lui *Kitāb aḥbār al-aṭibbā'*, titre que nous traduirions volontiers par *Histoires de médecins*³⁹.

La date à laquelle fut achevé ce recueil ne peut-être déterminée avec précision. La dernière année enregistrée dans les fragments conservés est celle de 225/839-40 au cours de laquelle Yūsuf Ibn Ibrāhīm visita à Damas le médecin 'Isā b. al-Ḥakam⁴⁰. Certains extraits qu'Ibn Abī Uṣaybi'a lui attribue indiquent cependant qu'il travaillait encore à son ouvrage après s'être installé en Égypte. Dans l'un d'eux, Yūsuf rapporte, au sujet d'Ibn Māsawayh, les propos que lui aurait tenus en Égypte (*bi-Miṣr*) un certain Aḥmad Ibn Hārūn al-Šarābī⁴¹. Il est aussi question d'une autre anecdote sur Ibn Māsawayh qui lui aurait été communiquée par un dénommé Ibrāhīm ibn 'Alī, médecin d'Aḥmad Ibn Ṭūlūn⁴². Cette indication est significative car elle suggère que le *Kitāb aḥbār al-aṭibbā'* n'a pu être achevé avant l'arrivée d'Ibn Ṭūlūn en Égypte en 868, ce qui correspond aux dernières années de l'existence de notre auteur. Toutefois, la question de la datation se trouve compliquée par l'attribution à son fils Aḥmad de plusieurs œuvres dont les titres rappellent étrangement les travaux de son père. Parmi ses productions, Yāqūt mentionne en effet un livre de cuisine intitulé *Kitāb al-Ṭabīḥ*, un *Kitāb aḥbār Ibrāhīm Ibn al-Mahdī*, ainsi qu'un *Kitāb aḥbār al-aṭibbā'*, titre identique à celui donné par Ibn Ḥawqal⁴³. Cela peut s'expliquer par une simple erreur d'attribution due à une confusion entre père et fils mais on ne peut exclure qu'Aḥmad ait publié à titre posthume les travaux de son père ou bien qu'il ait repris et éventuellement complété les matériaux déjà rassemblés pour les faire paraître sous son propre nom.

Bien que le *Kitāb aḥbār al-aṭibbā'* ne nous soit pas parvenu, son titre et la nature des fragments préservés montrent que l'ouvrage se présentait comme un recueil de *ḥabar*-s. Le récit que nous présentons suit donc les codes du *ḥabar* classique et prend la forme d'une anecdote mettant en scène Yūsuf

³⁸ Al-Mas'ūdī, *Murūğ al-ḡahab*, cit., 1973, t. 4, p. 205. L'anecdote est aussi relatée par Ibn Abī Uṣaybi'a, *'Uyūn al-anbā'*, cit., p. 191.

³⁹ Il en extrait une anecdote au sujet des effets néfastes de l'oignon sur l'intelligence, venant appuyer ses arguments sur les dommages qu'occasionnerait, selon lui, sa consommation en abondance chez certains habitants de la Sicile. Ibn Ḥawqal, *Kitāb ṣūrat al-'arḍ*, cit., vol. 1, p. 124. Le même récit figure chez Ibn Abī Uṣaybi'a (*'Uyūn al-anbā'*, cit., p. 178). Al-Šafadī mentionne, parmi divers ouvrages de biographies, un *Kitāb aḥbār al-aṭibbā'* attribuée à Ibn al-Dāya. Néanmoins, on ne sait s'il s'agit ici de Yūsuf ou de son fils, connu lui aussi sous ce surnom et auquel est également attribué un *K. aḥbār al-aṭibbā'*. Al-Šafadī, *Kitāb al-Wāfi bi-l-Wafayāt*, cit., vol. 1, p. 54.

⁴⁰ Ibn Abī Uṣaybi'a, *'Uyūn al-anbā'*, cit., p. 178.

⁴¹ Ibn Abī Uṣaybi'a, *'Uyūn al-anbā'*, cit., p. 246.

⁴² Ibn Abī Uṣaybi'a, *'Uyūn al-anbā'*, cit., p. 249-250.

⁴³ Yāqūt al-Rūmī, *Mu'ğam al-udabā'*, cit., vol. II, p. 560.

Ibn Ibrahīm lui-même, à la fois témoin et narrateur de l'épisode, et le fameux médecin Ibn Māsawayh dont il paraît assez proche. L'épisode est précisément daté du deuxième jour de šawwāl 221 (18 septembre 836) et se déroule dans la nouvelle capitale abbasside, Sāmarrā', qui venait tout juste d'être fondée⁴⁴. Il remonte donc aux premières années du califat d'al-Mu'tasim et se place avant le départ de Yūsuf pour l'Égypte, à l'époque où ce dernier fréquentait encore l'élite intellectuelle qui gravitait autour de la cour abbasside.

Traduction

La seule traduction intégrale des '*Uyūn al-anbā'* n'a que récemment été portée à la connaissance de la communauté savante grâce au travail conjoint de Roger Pearse et Douglas Galbi, chercheurs indépendants actifs sur internet⁴⁵. Elle fut commandée à l'orientaliste israélien Lothar Kopf dans le cadre d'un programme gouvernemental américain mais le résultat de ce travail, achevé en 1956, ne fut jamais publié. Le manuscrit fut acquis en 1971 par la Bibliothèque nationale de médecine des États-Unis, où il est, semble-t-il, resté ignoré jusqu'à sa (re)découverte en 2011. Cette traduction est désormais librement accessible sur internet⁴⁶. Notons toutefois que l'intérêt que représente le passage qui nous retient pour l'histoire des pratiques médicales a suscité parallèlement plusieurs tentatives de traduction : par C. Elgood d'abord, dans ses deux ouvrages consacrés à la médecine persane⁴⁷, et, plus récemment, par E. Savage-Smith, éminente spécialiste de la médecine arabe médiévale, dans le cadre d'un article de fond portant sur le problème de la dissection dans l'Islam médiéval⁴⁸.

L'interprétation de ce passage n'est pas toujours aisée en raison d'un vocabulaire parfois ambigu et d'une narration condensée voire elliptique, trait par ailleurs caractéristique de la prose arabe classique. Ces obscurités suffisent à expliquer les différences, parfois substantielles, que l'on observe entre ces trois traductions. Celle de L. Kopf diverge même des deux autres au point d'offrir une lecture radicalement différente de la chute de l'histoire. Des trois versions celle proposée par E. Savage-Smith nous est apparue comme la plus satisfaisante

⁴⁴ La ville de Sāmarrā' située sur le Tigre, à 125 km au nord de Bagdad, fut fondée en 836 par le calife al-Mu'tasim. *EP*, s.v. « Sāmarrā » (A. Northedge).

⁴⁵ http://www.tertullian.org/fathers/ibn_abi_usaibia_00_eintro.htm

⁴⁶ Notre texte est traduit p. 341 du manuscrit. http://www.tertullian.org/fathers/ibn_abi_usaibia_02.htm

⁴⁷ C. Elgood, *A Medical History of Persia and the Eastern Caliphate: From the Earliest Times Until the Year A.D. 1932*, Cambridge, 2010 [1^{re} éd 1951], p. 328 ; C. Elgood, *Safavid medical practice or, The practice of medicine, surgery and gynaecology in Persia between 1500 A.D. and 1750 A.D.*, Londres, 1970, p. 130-131.

⁴⁸ E. Savage-Smith, « Attitudes Toward Dissection in Medieval Islam », *Journal of the History of Medicine and Allied Sciences*, 50/1, 1995, p. 67-110.

et la plus fidèle à la signification du texte original⁴⁹. Aussi, avons-nous suivi de préférence les solutions qu'elle proposait pour résoudre les difficultés rencontrées.

Yūsuf [Ibn Ibrahīm] dit : Georges fils de Zacharie (Ġirġa Ibn Zakariyyā'), souverain des Nubiens (*'aẓīm al-Nūba*), vint à Sāmarrā' au mois de ramaḍan de l'année 221 [18 août-16 septembre 836]. Il offrit à al-Mu'tašim plusieurs cadeaux parmi lesquels se trouvaient des singes (*qirada*). Je me trouvais quant-à moi auprès de Yuḥannā [ibn Māsawayh], le deuxième jour de šawwāl [18 septembre] de cette même année et je lui reprochais de ne pas franchir le seuil du palais⁵⁰ ces temps-ci car je voyais les médecins Salmawayh⁵¹, Buḥtīšū'⁵² et al-Ġarīš⁵³, qui étaient déjà arrivés⁵⁴. C'est alors que se présenta devant nous un serviteur turc distingué apportant l'un des singes que le roi des Nubiens (*malik al-Nūba*) avait offert [au calife]. Je ne me rappelle pas en avoir vu avec un corps aussi grand. Il lui dit : « Le prince des croyants te demande d'accoupler ce singe avec Ḥamāḥim⁵⁵, ta guenon (*qirdati-ka*)⁵⁶ » – car Yuḥanna possédait une guenon (*qirda*) appelée Ḥamāḥim dont il ne pouvait se

⁴⁹ E. Savage-Smith, « Attitudes Toward Dissection », cit., p. 85.

⁵⁰ Nous avons choisi de rendre ici le mot *dār* par « palais » mais on ne peut exclure que l'auteur fasse ici référence à sa propre résidence. C'est d'ailleurs ainsi que l'ont interprété C. Elgood et E. Savage-Smith dans leur propre traduction. C. Elgood, *A Medical History of Persia*, cit., p. 328 ; E. Savage-Smith, « Attitudes Toward Dissection », cit., p. 85.

⁵¹ Salmawayh Ibn Bunān (m. 840), médecin nestorien, proche du calife d'al-Mu'tašim, confrère et rival de Māsawayh. Voir notamment la longue notice que lui consacre Ibn Abī Usaybi'a, *'Uyūn al-anbā'*, cit., p. 234-240.

⁵² Nom d'une célèbre famille de médecins chrétiens originaires de Gundishapur et actifs à la cour abbasside de la seconde moitié du VIII^e siècle au XI^e siècle *EP*, s.v. « Buḥtīšū' » (D. Sourdel). Ġibrīl Ibn Buḥtīšū' étant décédé en 827, il s'agit certainement de son fils, Buḥtīšū' Ibn Ġibrīl (m. 870) appelé lui aussi à exercer auprès des califes. Ibn Abī Ušaybi'a, *'Uyūn al-anbā'*, cit., p. 201-209.

⁵³ Ce personnage, médecin lui-aussi, n'est pas identifiable. La graphie de son nom n'est d'ailleurs pas assurée.

⁵⁴ Cette phrase fait peut-être allusion aux rivalités existant alors entre Ibn Māsawayh et certains de ses confrères, envieux de son succès. Cela concerne au premier chef Salmawayh qui doutait ouvertement de ses compétences. Ibn Abī Ušaybi'a, *'Uyūn al-anbā'*, cit., p. 237.

⁵⁵ Nous avons choisi de translittérer ainsi ce terme qui n'est pas vocalisé dans le texte. Ḥamāḥim, désigne en principe le basilic (*Ocimum basilicum*, cf. R. Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes*, Leyde, 1881, vol. I, p. 320), mais le terme sert manifestement ici à nommer la guenon d'Ibn Māsawayh. Les traducteurs du passage ayant interprété la forme indécise *q.r.da* comme un pluriel (cf. note suivante), ont considéré que ce nom se rapportait plutôt à une espèce de singe, rendue en traduction par l'expression « All-blacks ». C. Elgood, *A Medical History of Persia*, cit., p. 328 ; C. Elgood, *Safavid medical practice*, cit., p. 130-131 ; E. Savage-Smith, « Attitudes Toward Dissection », cit., p. 85. D'après le *Lisān al-'Arab*, le terme *ḥumāḥim* (pl. de *ḥimḥim*) peut en effet signifier « noirs », sens qui serait à mettre en rapport avec le terme *ḥumam* (charbon, cendres, suie etc.).

⁵⁶ Il y a ici une ambiguïté car on ne sait s'il faut lire ce terme comme un pluriel (*qirada* ou *qarida*) ou comme un féminin singulier (*qirda*). La suite du texte ne permettant pas de trancher,

séparer un instant. Il [Yuhannā] en resta sans voix puis dit à l'envoyé : « Dis au prince des croyants que je ne garde pas cette guenon pour ce qu'il imagine; j'envisageais plutôt de la disséquer et de composer un livre comme celui qu'a composé Galien (Ĝālīnūs) sur l'anatomie⁵⁷, et dont la gloire reviendrait au prince des croyants. Mais dans son corps les veines sont trop petites, les artères et les nerfs trop fins. Je ne pouvais espérer élucider la question avec ce corps, comme il [Galien] avait pu le faire avec un corps plus grand. Je l'ai donc laissé grandir pour qu'elle devienne plus corpulente. Or voilà que m'est parvenu ce singe : que le prince des croyants sache donc que je vais composer pour lui un livre sans pareil dans l'Islam ». Et il fit ce qu'il avait annoncé avec le singe et il en tira un livre⁵⁸ qui suscita l'admiration de ses ennemis sans compter celle de ses amis⁵⁹.

Commentaire

Au-delà de l'anecdote plaisante illustrant le fort tempérament d'un médecin connu pour sa répartie, ce récit soulève le délicat problème de la dissection dans l'islam médiéval. Il n'est pas question toutefois de reprendre l'analyse de ce passage sous cet angle ; nous renvoyons pour cela aux travaux récents d'E. Savage-Smith⁶⁰. Il s'agira plutôt de nous pencher ici sur la visite du prince nubien qui n'est évoquée qu'incidemment, au commencement du récit, comme élément de contexte permettant d'expliquer la présence à Sāmarrā' du fameux singe autour duquel s'articule le récit. Si l'ambassade fait partie des événements les mieux connus de l'histoire nubienne au Moyen Âge, il n'est donc guère étonnant que cette furtive mention ait échappé à la vigilance des spécialistes.

nous avons opté, à la suite de L. Kopf, pour la seconde solution qui nous paraît la mieux convenir aussi bien du point de vue de la syntaxe que du sens.

⁵⁷ Il s'agit certainement de son *De anatomicis administrationibus* pour lequel Galien eut en effet recours à la dissection de singes. W.C. McDermott, *The ape in Antiquity*, Baltimore, 1938, p. 93-100. C'est d'ailleurs à la demande d'Ibn Māsawayh, fort intéressé par les questions anatomiques, que Hunāyn Ibn Iṣḥāq (ou son neveu Ḥubayš) aurait préparé une traduction en syriaque de ce traité, traduction à partir de laquelle fut réalisée la version arabe. E. Savage-Smith, « Attitudes Toward Dissection », cit., p. 86-87, spéc. n. 55.

⁵⁸ Il s'agit peut-être du traité qu'on lui attribue sous le titre de *K. al-Tašrīḥ*. E. Savage-Smith signale, d'après Sezgin, qu'un manuscrit en subsistait encore au début du XX^e siècle dans une bibliothèque privée d'Alep (collection Paul Sbath). E. Savage-Smith, « Attitudes Toward Dissection », cit., p. 85-86 ; F. Sezgin, *Geschichte des arabischen Schrifttums, Band III*, cit., p. 235.

⁵⁹ Ibn Abī Uṣaybi'a, *Uyūn al-anbā'*, cit., éd. Nizār Riḍā, 1965, p. 250 ; éd. A. Müller, cit., 1882-1884, p. 178.

⁶⁰ E. Savage-Smith, « Attitudes Toward Dissection », cit., p. 67-110 ; *EP*, s.v. « Tašrīḥ » (E. Savage-Smith).

L'épisode a fait l'objet d'un article très complet du père Vantini⁶¹, reprenant en partie les conclusions d'U. Monneret de Villard⁶², ce qui nous dispense d'en reprendre point par point l'analyse. Il s'agira surtout pour nous d'évaluer l'apport de cette nouvelle source par rapport à ce que l'on sait déjà de l'événement, sachant que nos connaissances en la matière reposent sur trois traditions historiographiques distinctes et indépendantes.

Il y a d'abord celles des historiographes syriaques qui remonte à la chronique du patriarche jacobite de l'époque, Denys de Tell-Mahré (818-845), mais que l'on en connaît qu'à travers la chronique de Michel le Syrien (fin XII^e s.)⁶³ et la chronique anonyme de 1234⁶⁴. On en distingue une deuxième, d'émanation copte, conservée dans la biographie (*sīra*) du patriarche d'Alexandrie Joseph (Yūsāb) (831-849). Initialement rédigée en copte, le récit nous est seulement parvenue sous la forme d'une traduction arabe incluse dans la collection connue sous le nom d'*Histoire des patriarches d'Alexandrie*⁶⁵. Il existe enfin une tradition islamique, uniquement représentée par un passage du *Kitāb aḥbār al-Nūba* du voyageur fatimide Ibn Sulaym al-Uswānī, achevé sous le califat d'al-'Azīz (975-996) et seulement préservé dans le chapitre dédié au *baqt* des *Ḥiṭaṭ* d'al-Maqrīzī

⁶¹ G. Vantini, « Le roi Kirki de Nubie à Bagdad : un ou deux voyages ? », dans E. Dinkler (dir.), *Kunst und Geschichte Nubiens in Christlicher Zeit*, Recklinghausen, 1970, p. 41-48 ; G. Vantini, *Rediscovering Christian Nubia, Khartoum, Vérone, 2009*, p. 77-83.

⁶² U. Monneret de Villard, *Storia della Nubia cristiana*, Rome, 1938, p. 103-108.

⁶³ Michel le Syrien, *Chronique de Michel le Syrien, patriarche jacobite d'Antioche, 1166-1199...*, éd. et trad. J. B. Chabot, Paris, t. III, 1905, p. 88-94.

⁶⁴ J.-B. Chabot (éd.), *Anonymi auctoris Chronicon ad annum Christi 1234 pertinens*, Paris, 1917, vol. II (texte) ; A. Abouna (trad.), J.-M. Fiey (intro, notes, index), *Anonymi auctoris Chronicon ad annum Christi 1234 pertinens*, Louvain, 1974, vol. II. Étonnamment ce récit n'a jamais été exploité dans la littérature nubilogique alors qu'il s'agit d'un témoin important de la relation perdue de Denys indépendant de la chronique de Michel le Syrien.

⁶⁵ B.T.A. Evetts (éd. et trad.), « History of the Patriarchs of the coptic Church of Alexandria IV, Mennas I to Joseph », *Patrologia Orientalis*, X, 1915, p. 504-508. D'après les travaux menés sur l'*Histoire des patriarches* par D. Johnson et, plus récemment, par J. Den Heijer, la *Vie* du patriarche Joseph fut initialement composée (en copte) vers 865-866 par un moine proche du patriarche Joseph connu sous le nom de Jean (II). Le texte publié par Evetts correspond à ce que l'on a appelé la « vulgate » du texte, réalisée au XIII^e siècle. Le passage tel qu'il apparaît dans la recension dite « primitive », compilée et révisée sous l'égide de Mawhūb b. Maṣṣūr b. Mufarrīḡ vers 1088, est encore inédit et se trouve dans le ms. Paris, BnF, arabe 303, f. 54v-57. Sur toutes ces questions voir J. Den Heijer, *Mawhūb Ibn Maṣṣūr Ibn Mufarrīḡ et l'historiographie copto-arabe*, Louvain, 1989 et, dernièrement, J. Den Heijer, P. Pilette, « Transmission et diffusion de l'historiographie copto-arabe. Nouvelles remarques sur les recensions primitives et vulgate de l'*Histoire des patriarches d'Alexandrie* », dans S. Torallas Tovar, J.P. Monferrer-Sala (dir.), *Cultures in Contact: Transfer of Knowledge in the Mediterranean Context. Selected Papers*, Cordoue, Beyrouth, 2013, p. 116-140 ; P. Pilette, « L'*Histoire des patriarches d'Alexandrie*. Une nouvelle évaluation de la configuration du texte en recensions », *Le Muséon*, 126/3-4, 2013, p. 419-450.

(1364-1442)⁶⁶. Quant à notre texte, il n'appartient à aucun de ces trois groupes et forme donc à lui seul une tradition distincte, beaucoup moins développée en revanche que les trois autres puisque le passage qui nous intéresse tient en à peine deux phrases. Nous le commenterons dans l'ordre en le décomposant en trois unités, comme suit : [1.] *Ġirġa b. Zakariyyā', souverain des Nubiens*, [2.] *vint à Sāmarrā' au mois de Ramaḍan de l'année 221*. [3.] *Il offrit à al-Mu'tašim plusieurs cadeaux parmi lesquels se trouvaient des singes*.

1. Ġirġa b. Zakariyyā', souverain des Nubiens,...

Le prince nubien est ici appelé Ġirġa Ibn Zakariyyā' (Georges fils de Zacharie), ce qui correspond très exactement aux informations dont on dispose par ailleurs bien que les formes sous lesquelles sont cités ces deux personnages puissent varier sensiblement d'une tradition à l'autre. Si l'*Histoire des patriarches* désigne Georgios et son père par des noms « arabisés » similaires à ceux employés par Yūsuf b. Ibrāhīm⁶⁷, al-Maqrīzī (ou al-Uswānī) a retenu pour Georgios la forme *Q.rqī*⁶⁸, déjà employée avant lui par al-Ya'qūbī⁶⁹. On admet généralement que celle-ci reflète la prononciation locale du nom qui, selon G. Vantini, devait ressembler à *Gorgī*⁷⁰. Bien que le terme soit souvent vocalisé Qirqī, il serait donc plus judicieux de le lire Qurqī. La graphie *Yrkī* (sans points, lire Yurkī ?), attestée chez Ibn Ḥawqal⁷¹, constitue vraisemblablement une autre tentative pour restituer l'articulation nubienne du nom grec⁷². Il en est de même sans doute pour la forme inhabituelle *Giwargi*, préférée dans les textes syriaques à la forme attendue, c'est-à-dire *Giwargis*. La graphie ϞϞϞϞϞ – ou d'autres équivalents – est d'ailleurs bien attestée dans la documentation locale, comme en

⁶⁶ Al-Maqrīzī, *K. al-mawa'iz wa-l-i'tibār*, éd. G. Wiet, Le Caire, 1922, t. III, p. 294-296. Sur al-Uswānī voir *EP*, s.v. « al-Uswānī » (Y.F. Hasan) ; G. Troupeau, « La description de la Nubie d'al-Uswānī (IVe/Xe s.) », *Arabica*, 1, 1954, p. 276-288 ; M.H. Ḥayr, « A Contribution to a Textual Problem : Ibn Sulaym al-Aswānī's Kitāb al-Aḥbār al-Nūba wa l'Maqurra wa l'Beġa wa l'Nīl », *Annales Islamologiques*, 21, 1985, p. 9-72.

⁶⁷ La recension primitive comme la vulgate désignent Georgios sous le nom de Ġirġa. En revanche, Zacharias est appelé Zakāriyyā' dans la vulgate mais Zaḥāriyyā, dans la recension primitive. Paris, BnF, arabe 303, f. 55 (recension primitive) ; B.T.A. Evetts (éd. et trad.), « History of the Patriarchs », cit., p. 503 (vulgate).

⁶⁸ Al-Maqrīzī, *K. al-mawa'iz wa-l-i'tibār*, cit., t. III, p. 294-296.

⁶⁹ Al-Ya'qūbī, *Kitāb al-buldān*, éd. M.J. De Goeje, *Ibn Rosteh. Kitāb ala'lāk an-naḥḥa et Al-Jakūbi. Kitāb al-boldān*, Leyde, 1892, p. 336.

⁷⁰ Ainsi que le suggère G. Vantini, *Rediscovering Christian Nubia*, cit., p. 78 n. 2.

⁷¹ Ibn Ḥawqal, *Kitāb šūrat al-'arḍ*, cit., vol. 1, p. 53. Selon ce dernier, le roi Georgios (Yurkī) aurait effectué un second voyage à Bagdad, en 852-853, mais cette fois-ci en tant que prisonnier ! Sur cette apparente anomalie voir G. Vantini, « Le roi Kirki de Nubie à Baghdad », cit., p. 41-48.

⁷² C'est d'ailleurs ainsi que l'interprétait E. Cerulli, « La Nubia cristiana, i Baria ed i Cunama, nel X secolo d. Cr., secondo Ibn Hawqal, geografo arabo », *Annali dell'Istituto Universitario Orientale di Napoli*, NS 2, 1949, p. 218.

témoigne notamment la stèle du Wadi al-Natrun, datée de 1157, commémorant le décès d'un autre roi nubien du même nom⁷³.

Si l'on se penche maintenant sur le contenu même de notre texte, on constate que celui-ci concorde avec l'ensemble des sources disponibles en présentant le prince Georgios comme le fils d'un certain Zacharias. Le statut exact de ce dernier se révèle toutefois délicat à établir. Al-Uswānī, qui le connaît sous le nom de Zakāriyyā' b. Yuḥannis, le présente simplement comme « chef des Nubiens » (*kabīr al-Nūba*)⁷⁴. Si l'*Histoire des patriarches* n'hésite pas à qualifier Zacharias de roi (*malik*)⁷⁵, les auteurs syriaques, qui se fondent sur le témoignage de Denys de Tell-Mahré, affirment que celui-ci n'était pas roi à proprement parler mais qu'il avait épousé une princesse de sang royal avec laquelle il eut un fils, Georgios, appelé à régner à sa majorité et au nom duquel Zacharias assurait entre-temps la régence⁷⁶. Ces indications paraissent concorder

⁷³ V.W.J. Van Gerven Oei, « The Old Nubian memorial for King George », dans A. Łajtar, J. van der Vliet (éds.), *Nubian Voices: Studies in Christian Nubian Culture [The Journal of Juristic Papyrology Supplement Series 15]*, Varsovie, 2011, p. 225-262, notamment p. 242-243. Pour des formes similaires du même nom voir J. Van der Vliet, *Catalogue of the coptic inscriptions in the Sudan national museum at Khartoum*, Louvain, Peeters, 2003, p. 16 (n° 2, l. 1 : ϣⲉⲠⲣ'ⲓⲛ) ; G.M. Browne, J.M. Plumley, *Old Nubian Texts from Qasr Ibrim*, Londres, 1988, vol. 3, p. 111 (index) ; S. Jakobielski, « The inscriptions, ostraca and graffiti », dans D. A. Welsby, C. M. Daniels, *Soba. Archaeological Research at a Medieval Capital on the Blue Nile*, 1991, Londres, p. 276 (ϣⲉⲠⲣ[ⲛ]). Si G.M. Browne a bien fait remarquer dans sa grammaire du vieux-nubien que les noms personnels nubiens se terminaient souvent en -i (G.M. Browne, *Old Nubian Grammar*, Munich, 2002, p. 28, 3.3.6), on observe même, dans le cas présent, la disparition de la désinence grecque. On retrouve d'ailleurs le même phénomène pour un souverain plus tardif, Zacharias, dont le nom est épilé *Zachari* dans un dipinto copte récemment (re)découvert dans le monastère Saint-Siméon d'Assouan. J. Dijkstra, J. Van der Vliet, « "In year one of king Zachari" Evidence of a new nubian king from the monastery of St. Simeon at Aswan », *Beitrage zur Sudanforschung*, 8, 2003, p. 31-39.

⁷⁴ Al-Maqrīzī, *K. al-mawa'iz wa-l-i'tibār*, cit., t. III, p. 294. Le père de ce dernier, le dénommé Yuḥannis (Ioannes), est peut-être identifiable au souverain du même nom mentionné dans deux documents coptes datés de son règne (ca. 850 ?). W.E. Crum, *Catalogue of the Coptic Manuscripts in the British Museum*, 1905, Londres, p. 212-215 (n° 449, 450) ; S.C. Munro-Hay, « Kings and Kingdoms of Ancient Nubia », *Rassegna di Studi Etiopici*, 29, 1982-1983, p. 103-105. Un roi du nom de Zacharias est mentionné dans une inscription l'église basse de Banganarti. Selon A. Łajtar, il pourrait s'agir du père de Georgios. A. Łajtar, « Wall inscriptions in the Banganarti churches. A general note after three seasons of work », *The Journal of Juristic Papyrology*, 33, 2003, p. 158-159. Notons qu'une inscription récemment découverte (2010) sur le site de Selib, non loin d'Old Dongola, mentionne un roi du nom de Zacharias qu'il faudrait identifier à notre personnage du IX^e siècle. B. Żurawski, « Caravan to Selib », *Academia [The magazine of the Polish Academy of Sciences]*, 30/2, 2011, p. 35-36. A. Deptula, « Visitor's inscriptions from Selib », A. Łajtar, G. Ochała, J. Van der Vliet, (éds.), *Nubian Voices II, Studies in Christian Nubian Culture II [= The Journal of Juristic Papyrology Supplement Series 15]*, Varsovie (à paraître).

⁷⁵ Paris, BnF, arabe 303, f. 55 (recension primitive) ; B.T.A. Evetts (éd. et trad.), « History of the Patriarchs », cit., p. 503 (vulgate).

⁷⁶ Michel le Syrien, *Chronique de Michel le Syrien*, cit., t. III, p. 92-93 (trad.) ; A. Abouna (trad.), *Anonymi auctoris Chronicon*, vol. II, cit., p. 21.

avec ce que l'on sait des coutumes successorales nubiennes qui tendent à privilégier la descendance en ligne féminine⁷⁷. Si l'on en croit les chroniqueurs syriaques, le prince aurait donc été couronné dès son plus jeune âge, ce qui ne correspond pas tout à fait au discours tenu par l'auteur de la *sīra* de Joseph selon lequel Georgios fut seulement désigné comme héritier du trône lorsque son père décida de l'envoyer à Bagdad⁷⁸.

Toujours est-il que la documentation épigraphique locale semble faire écho à la succession anticipée dont parlent les auteurs chrétiens. Le nom de Zacharias apparaît en effet dans une inscription grecque d'Old Dongola (datée de 883) et une stèle découverte sur le site voisin d'Hambukol évoque un roi du nom de Georgios, décédé en 887 ou peu avant, que l'on peut identifier sans grand risque à notre prince ambassadeur. Fait intéressant, ce dernier porte ici le titre de Καῖσαρ (lat. : *Caesar*) tandis que Zacharias se voit attribué, dans l'inscription d'Old Dongola, le titre d'Αὐγουστος (lat. : *Augustus*). Or, comme l'a justement souligné A. Łajtar dans ses commentaires, le titre *Augustus*, employé jusqu'aux VII^e-VIII^e siècles dans les titulatures impériales, désignait traditionnellement l'empereur régnant, son héritier pressenti portant quant à lui celui de *Caesar* jusqu'à ce que celui-ci succède effectivement au prince en place – ce qui n'est toutefois pas le cas ici puisque Georgios est décédé en tant que *Caesar*⁷⁹. Faut-il alors voir dans ces antiques dénominations le reflet de la situation décrite par les auteurs syriaques selon lesquels Georgios fut proclamé héritier du trône alors que son père continuait de régner ?

2. ...vint à Sāmarrā' au mois de ramaḍan de l'année 221.

Si Yūsuf Ibn Ibrāhīm ne fournit guère de précision sur le statut du prince, simplement qualifié de *ʿaẓīm* (chef, souverain) ou, un peu plus loin, de *malik* (roi) des Nubiens, l'évocation de la venue du prince à Sāmarrā' se révèle plus intéressante car cette visite n'est pas mentionnée dans les autres sources, du moins pas explicitement. L'itinéraire suivi par Georgios ne nous est d'ailleurs pas connu dans le détail : on sait simplement, par l'*Histoire des patriarches*,

⁷⁷ Sur ces questions voir notamment A. Kronenberg, W. Kronenberg, « Parallel cousin marriage in mediaeval and modern Nubia. Part 1. », *Kush: journal of the Sudan Antiquities Service*, 13, 1965, p. 256-260 ; J. Spaulding, « Medieval Nubian Dynastic Succession », dans T. Kendall (éd.), *Nubian Studies*, 1998, Boston, 2004, p. 413-418. Malgré un titre prometteur, l'article de M.H. Kheir reste trop général : M.H. Kheir, « Women and politics in Medieval Sudanese History », dans S. Kenyon (éd.), *The Sudanese Woman*, Khartoum, 1987, p. 8-39.

⁷⁸ Paris, BnF, Arabe 303, f. 56 (recension primitive) ; B.T.A. Evetts (éd. et trad.), « History of the Patriarchs », cit., p. 505 (vulgate).

⁷⁹ A. Łajtar, *Catalogue of the Greek Inscriptions in the Sudan National Museum at Khartoum*, Louvain, Peeters, 2003, p. 81-93, 100-106, spéc. p. 91-92, 105-106. Voir également W. Godlewski, « Introduction to the Golden Age of Makuria (9th–11th centuries) », *Africana Bulletin*, 50, 2002, p. 80-83.

qu'il s'est arrêté à Fustāṭ où il reçut la bénédiction du patriarche Joseph⁸⁰, et qu'il fit étape à Callinice (Raḡqa, en Syrie) où il passa Noël (835), comme nous l'apprennent les auteurs syriaques. Les mêmes chroniqueurs indiquent que le royal ambassadeur parvint à Bagdad au mois de *Šebaṭ* de l'année 1147 du calendrier séleucide, c'est-à-dire en février 836 de notre ère⁸¹, mais que le prince nubien dut patienter jusqu'au mois de *'Āb* (août) de la même année avant d'être reçu par le calife⁸². Ce délai est imputé à la rébellion du fonctionnaire chargé de la collecte des impôts des Nubiens résidant en territoire musulman, lequel se serait même converti à l'islam. Georgios le fit arrêter aussitôt arrivé en Égypte mais le rebelle eut néanmoins le temps de faire parvenir à al-Mu'taṣim une lettre accusant Georgios de n'être qu'un usurpateur car il n'était pas fils de roi. Pris de doute, le calife décida de diligenter une enquête en Égypte afin de vérifier les allégations de ce personnage, contraignant le prince nubien à prendre ses quartiers à Bagdad en attendant de paraître devant le calife. Une fois sa légitimité confirmée, Georgios fut finalement reçu, en grande pompe, par al-Mu'taṣim.

L'attente du roi prit donc fin, d'après les chroniqueurs syriaques, au mois de *'Āb* 1147⁸³, c'est-à-dire en août 836, ce qui concorde parfaitement avec la date que l'auteur du *K. aḡbār al-aṭibbā'* a retenue pour l'arrivée de Georgios à Sāmarrā', à savoir le mois de ramadān 221, correspondant au 18 août-16 septembre 836. On comprend ainsi, grâce au témoignage de Yūsuf b. Ibrāhīm, que ce n'est pas à Bagdad mais plutôt à Sāmarrā' que se déroula l'audience. Il est d'ailleurs fait allusion, dans les chroniques syriaques, à la capitale nouvellement fondée lorsque Denys de Tell-Mahré précise qu'il a été accueilli par al-Mu'taṣim dans « la nouvelle ville qu'il avait bâtie entre les deux canaux⁸⁴ ». C'est donc là qu'eut lieu également l'entrevue entre le patriarche jacobite et le prince nubien, relatée avec ravissement par Denys lui-même⁸⁵.

Cette heureuse convergence entre deux traditions textuelles parfaitement autonomes apporte ainsi la confirmation définitive de la date de l'audience et l'on peut même déduire du croisement de la date donnée par Yūsuf b. Ibrāhīm et

⁸⁰ B.T.A. Evetts (éd. et trad.), « History of the Patriarchs », cit., p. 505-506.

⁸¹ V. Grumel, *Traité d'études byzantines. I : La chronologie*, Paris, 1958, p. 251.

⁸² Michel le Syrien, *Chronique de Michel le Syrien*, cit., t. III, p. 93-94 ; A. Abouna (trad.), *Anonymi auctoris Chronicon*, cit., vol. II, p. 23.

⁸³ Michel le Syrien, *Chronique de Michel le Syrien*, t. III, p. 93-94 ; A. Abouna (trad.), *Anonymi auctoris Chronicon*, cit., vol. II, p. 23.

⁸⁴ Michel le Syrien, *Chronique de Michel le Syrien*, t. III, p. 90 ; A. Abouna (trad.), *Anonymi auctoris Chronicon*, cit., vol. II, p. 21.

⁸⁵ Michel le Syrien, *Chronique de Michel le Syrien*, t. III, p. 90-91. Denys indique que Georgios rencontra auparavant le médecin du calife, un certain Salomon, qu'il faut certainement identifier à Salmawayh Ibn Bunān (m. 840), médecin nestorien au service d'al-Mu'taṣim qui est d'ailleurs mentionné dans notre anecdote (voir n. 51).

de celle fournie par les chroniques syriaques, que la réception eut plutôt lieu dans la seconde moitié du mois d'août 836.

3. *Il offrit à al-Mu'tašim plusieurs cadeaux parmi lesquels se trouvaient des singes.*

Outre ces précisions sur le lieu et la date de la réception, ce récit nous apprend que le prince nubien n'était pas arrivé les mains vides puisqu'il apporta avec lui divers cadeaux parmi lesquels figuraient les fameux singes évoqués par Yūsuf b. Ibrāhīm. Les autres sources insistent plutôt en effet sur les honneurs dont le prince fut comblé tout au long de son voyage, à l'aller comme au retour, et sur les somptueux cadeaux dont le calife gratifia son hôte. On trouve néanmoins dans la *sīra* du patriarche Joseph une furtive allusion aux présents (*hādayā*) emportés par Georgios à son départ⁸⁶. Il en est également question dans le récit d'al-Uswānī – rapporté par Maqrīzī – qui précise qu'al-Mu'tašim a bien accepté les cadeaux du prince mais que ceux que le calife lui a offerts en retour étaient de plus grande valeur⁸⁷.

Quant à la présence de simiens parmi ces présents, elle ne doit pas étonner. L'habitude nubienne de fournir aux souverains étrangers des singes, ainsi que d'autres animaux sauvages emblématiques de la faune africaine, remonte en effet à des périodes extrêmement anciennes. Parmi les fresques ornant les tombes thébaines de Rekhmirē' (n°100) et d'Amunedjeḥ (n° 84), datant toutes deux du règne de Thoutmōsis III (XV^e s. av. J.-C.), figure une scène représentant la livraison du tribut provenant des pays de la moyenne vallée du Nil dans laquelle les singes tiennent une place importante⁸⁸. À l'inverse, cette pratique a perduré jusqu'à une date relativement récente comme en témoigne le voyageur J.-L. Burckardt qui signale deux singes parmi les cadeaux diplomatiques envoyés par le sultan funj de Sennar à Méhémet Ali, sans doute en 1813⁸⁹.

Si l'on s'en tient à la période médiévale, on note que la chronique du patriarche Denys de Tell-Mahré, contemporaine de l'ambassade de Georgios, mentionne parmi les articles et animaux exotiques composant le fameux *baqt*

⁸⁶ B.T.A. Evetts (éd. et trad.), « History of the Patriarchs », cit., p. 505.

⁸⁷ Al-Maqrīzī, *K. al-mawa'iz wa-l-i'tibār*, cit., t. III, p. 295.

⁸⁸ N.G. Davies, *The tomb of Rekh-mi-Rē at Thebes*, New York, 1943, pl. xvii-xx ; N.M. Davies, « Nubians in the Tomb of Amunedjeḥ », *The Journal of Egyptian Archaeology*, 28, 1942, p. 50-52. Sur la présence des singes en Égypte ancienne voir J. Vandier d'Abbadie, « Les singes familiers dans l'Ancienne Égypte (peintures et bas reliefs) », *Revue d'Égyptologie*, 1964-1966, XVI, p. 147-177, XVII, p. 177-188, XVIII, 143-201. Je remercie Magdalena Woźniak d'avoir attiré mon attention sur ces peintures.

⁸⁹ J.L. Burckhardt, *Travels in Nubia*, Londres, 1819, p. 308. Le voyageur dit aussi avoir rencontré à Shendi des marchands d'Égypte et du Hidjaz venus spécialement pour acheter de jeunes singes destinés à être dressés. Le voyageur confesse d'ailleurs avoir été souvent pris pour l'un d'entre eux en raison de son pauvre accoutrement... J.L. Burckhardt, *Travels in Nubia*, cit., p. 323-324.

« des singes dressés qui savent imiter le comportement des hommes »⁹⁰. Cette remarque est confirmée par les encyclopédistes plus tardifs comme al-Qazwīnī (m. 1283) qui affirme que le calife al-Mutawakkil (847-861) aurait reçu du roi de Nubie deux singes, l'un capable de tisser et l'autre de confectionner des objets (?)⁹¹. Des singes figurent également dans l'inventaire du *baqt* de l'année 414/1023-1024, relevé par le chroniqueur fatimide al-Musabbihī (m. 1030)⁹². Ils y apparaissent néanmoins sous la dénomination plus ambiguë de *nasnās* ou *nisnās* (pl. *nasānis*). Si ce nom désigne à l'origine une créature anthropoïde semi-mythique⁹³, le terme finira par être appliquée indifféremment à toutes sortes de simiens, notamment en Égypte où *nisnās* tend à désigner le singe en général ou, plus spécifiquement, le babouin. D'après le naturaliste et orientaliste suédois Forskal (1732-1763), qui a séjourné un temps en Égypte, le terme *nasnās/nisnās* était même réservé à une catégorie spécifique de singes importés de Nubie⁹⁴. Au XIX^e siècle, le naturaliste E. Rüppell indique que les babouins sont appelés «

⁹⁰ « Depuis que les Arabes dominaient l'Égypte, les rois des Nubiens avaient délimité la frontière qui les séparait et promis de donner au roi des Arabes chaque année 360 esclaves noirs, des singes dressés qui savent imiter le comportement des hommes, des animaux appelés girafes, de l'ivoire, des peaux de léopards et d'autres présents semblables ». A. Abouna (trad.), *Anonymi auctoris Chronicon*, cit., vol. II, p. 21. La version de Michel le Syrien, elle-aussi fondée sur Denys de Tell-Mahré, offre un texte quasiment identique. Michel le Syrien, *Chronique de Michel le Syrien*, cit., t. III, p. 92-93 (trad).

⁹¹ « Le singe est un animal aussi vilain que plaisant, il peut rire et se réjouir. Il comprend vite et peut apprendre à effectuer des travaux manuels délicats comme le tissage. Si une pièce est trop large pour qu'un artisan puisse la travailler seul, celui-ci dresse un singe : il envoie la navette du côté du singe qui la lui renvoie. Le roi des Nubiens (*malik al-Nūba*) a offert à al-Mutawakkil deux singes, l'un tisserand (*ḥayyāt*) et l'autre artisan (*ṣāni* 'à lire peut-être *ṣā'ig c'* est-à-dire "orfèvre") ». Al-Qazwīnī, *ʿAḡāʾib al-maḥlūqāt wa-ḡarāʾib al-mawḡūdāt*, éd. F. Wüstenfeld, *Zakariya Ben Muhammed Ben Mahmud el-Qazwinis Kosmographie*, Göttingen, 1848-49, vol. I, p. 403. Ce texte – qui ne figure pas dans le recueil de Vantini – se retrouve, moyennant quelques variantes, dans l'encyclopédie d'al-'Umarī (m. 1349, ms Paris, Bnf, arabe 2771 [XIV^e s.], f. 38) ainsi que dans la somme zoologique d'al-Damīrī (m. 1405), lequel omet cependant la description du singe tisserand. Al-Damīrī, *Kitāb Ḥayāt al-ḥayawān*, Francfort, 2001 (réimpression de l'éd. Bulaq, 1867), vol. II, p. 287. Sur les représentations du singe dans l'Islam médiéval consulter, outre la notice de F. Viré dans l'*EF*, R. Kruk, « Traditional Islamic Views of Apes and Monkeys », dans R. Corbey, R., B. Theunissen, B. (éds.), *Ape, Man, Apeman: Changing Views since 1600. Evaluative Proceedings of the Symposium Ape, Man, Apeman*, Leyde, 1995, p. 29-42.

⁹² Ayman Fu'ād Sayyid, T. Bianquis (éds.), *Tome quarantième de la chronique d'Égypte de Musabbihī : le prince Al-Muḥtār [...] 366-420/977-1029*, Le Caire, 1978, p. 11-12 ; B.I. Beshir, « New light on Nubian Fatimid relations », *Arabica*, 22, 1975, p. 16, 18.

⁹³ *EF*, s.v. « Ḳird » (F. Viré) ; R. Kruk, « Traditional Islamic Views », cit., p. 33-34.

⁹⁴ P. Forskal, *Descriptiones animalium [...] quae in itinere orientali observavit Petrus Forskal...*, éd. C. Niebuhr, Copenhague, 1775, p. III.

Nisnas » en Égypte tandis que les cercopithèques sont nommés « Abellen » au Sennar ainsi qu'en Égypte⁹⁵.

Cela nous amène à nous interroger sur une autre question soulevée par cette affaire, à savoir l'identification et la provenance du spécimen qui termina sa vie sur la table d'opération d'Ibn Māsawayh. Yūsuf ibn Ibrāhīm se montre, hélas, fort peu disert sur la description du primate offert par le prince nubien et ne relève aucun trait spécifique si ce n'est sa taille, apparemment exceptionnelle puisque il soutient n'en avoir jamais vu d'aussi grand. On serait tenté de déduire de cette remarque que l'animal appartenait à une espèce de grands anthropoïdes africains (chimpanzé, bonobo, voire gorille) mais cela paraît peu probable en raison de leur aire de répartition, concentrée dans les zones forestières d'Afrique équatoriale, fort loin donc de la vallée du Nil⁹⁶.

Les sources de renseignements sur les espèces présentes en Nubie et dans les régions avoisinantes sont rares pour la période qui nous intéresse. Le témoignage de l'encyclopédiste al-Mas'ūdī (m. 956) n'en est que plus précieux lorsqu'il affirme dans ses *Murūğ al-ḡahab*, que les singes (*al-qurūd*) « se trouvent dans les endroits chauds de la terre, notamment dans le pays des Nubiens et dans la partie supérieure du pays des Abyssins (*bi-arḡ al-Nūba wa-a'lā bilād al-Aḡābīs*), près des sources supérieures du Nil⁹⁷ ». Il poursuit en décrivant plus en détail cette espèce :

Ces singes sont ceux que l'on connaît sous le nom de « Nubiens » (*nūbiyya*), ils sont petits de taille et de face, laquelle est d'un noir peu profond (*sawād ḡayr ḡalik*) comme celle d'un Nubien. C'est celui que l'on voit chez les montreurs de singes (*ma'a al-qarrādīn*), grim pant le long d'une lance (*rumḡ*) jusqu'à son extrémité⁹⁸.

⁹⁵ E. Rüppell, *Neue wirbelthiere zu der fauna von Abyssinien gehörig*, Francfort, 1835-1840, vol. 1 (Säugethiere), p. 7-8.

⁹⁶ Notons d'ailleurs que l'hypothèse du grand primate (orang-outan ou chimpanzé) fut également proposée un temps pour le singe ayant servi à Galien pour la réalisation de son *De anatomicis administrationibus* avant d'être finalement abandonnée, faute de preuve. W.C. McDermott, *The Ape in Antiquity*, cit., p. 95-98.

⁹⁷ Al-Mas'ūdī, *Murūğ al-ḡahab*, cit., t. 1, p. 232-233. Il ne faut sans doute guère accorder crédit au récit du géographe andalou al-Zuhrī (m. 1154-1161) au sujet d'un animal merveilleux apparenté au singe et désigné sous le nom de *zumurruda*. Celui-ci serait chassé par les Nubiens (*al-Nūba*) et les Éthiopiens (*al-Habaša*) dans les parties les plus méridionales de leurs pays, dans une région à la fois désertique et pourvue d'arbres immenses située au-delà de l'équateur, non loin des lacs dans lesquelles les eaux provenant des monts de la Lune se rassemblent. Ce gibier dangereux est décrit comme un singe (*qird*) qui est traqué pour son venin. Extrêmement puissant, l'équivalent d'un seul grain de ce poison pourrait terrasser n'importe quel animal. Al-Zuhrī ajoute qu'il est vendu à des souverains à un prix très élevé. M. Hadj-Sadok, « Le Kitab al-Dja'rafiyya de Abu 'Abd Allah Mohammad ben Abi Bakr al-Zuhri », *Bulletin d'études orientales*, 21, 1968, p. 300-301.

⁹⁸ Al-Mas'ūdī, *Murūğ al-ḡahab*, cit., t. 1, p. 232-233

La description sommaire de l'animal et l'origine qui lui est attribuée permet, sans grand risque, de l'identifier au grivet (*Chlorocebus aethiops*), dont la peau de la face, des mains et des pieds, varie du brun foncé au noir. L'espèce est commune en Afrique et occupe actuellement une aire de répartition étendue incluant la corne de l'Afrique, le sud-Soudan et certaines parties du nord Soudan⁹⁹, ce qui correspond, quoique très grossièrement, au territoire qui leur est assigné par al-Mas'ūdī. Leur petite taille associée à un mode de vie semi-arboricole leur confère en outre une remarquable aptitude à l'escalade qui pouvait être exploitée par les montreurs. Pline l'Ancien, s'appuyant sur le témoignage des éclaireurs envoyés sous le principat de Néron pour explorer la haute vallée du Nil, affirme que l'on commençait à apercevoir le *sphingion* – identifié à une espèce mal définie de cercopithèque – à partir de l'île d'Articula, localité dont l'identification demeure incertaine mais qu'il faudrait rechercher entre la troisième et la quatrième cataracte, peut-être en amont d'Old Dongola¹⁰⁰.

Un spécimen de babouin, tel *Papio anubis* ou *Papio hamadryas*, commun en Afrique de l'Est et au Soudan, ferait également un candidat vraisemblable. Sensiblement plus grand, ce type de simien se prêterait d'ailleurs mieux aux expériences médicales d'Ibn Māsawayh qu'un cercopithèque. L'animal était déjà bien connu des grecs et des romains, sous le nom de « cynocéphale »¹⁰¹, et on l'importait de longue date en Égypte où il était associé au dieu Thot. L'un de ces animaux (*Papio hamadryas*) est d'ailleurs dépeint de façon fort réaliste dans les fresques thébaines représentant la livraison du tribut provenant des pays du sud¹⁰². Pline, toujours d'après les éclaireurs de Néron, signale que le cynocéphale apparaît dans la Vallée à partir de l'île de Tergedum, récemment

⁹⁹ J.H. Wolfheim, *Primates of the world: distribution, abundance, and conservation*, Seattle, 1983, p. 361-367.

¹⁰⁰ Pline l'Ancien, *Naturalis Historia*, VI, 184, éd. et trad. J. Desanges, 2008, *Histoire Naturelle, Livre VI, 4e partie. L'Asie africaine sauf l'Égypte*, Paris, p. 11-12. Sur l'identification et la localisation d'Articula voir p. 151-152. Les voyageurs modernes signalent généralement ce type de simiens dans des régions plus méridionales, notamment dans la Gezira, au Kordofan, au Darfour ou le long du Nil Bleu. Vers 1820, le minéralogiste et voyageur F. Cailliaud, affirme que les grivets sont communs dans le Sennar et aux abords de Fazogli. Plus suprenant, il en aurait aussi rapporté plusieurs spécimens provenant des environs de l'île de Mograt, sur la cinquième cataracte, bien au nord donc de ces deux régions. Si l'habitat des cercopithèques semble avoir reculé en amont du fleuve depuis l'Antiquité, il n'était donc pas nécessaire pour autant de s'aventurer en dehors de la Vallée pour s'en procurer et ce jusqu'à une période relativement récente. F. Cailliaud, *Voyage à Méroé, au fleuve Blanc, [...] ; fait dans les années 1819, 1820, 1821 et 1822*, Paris, 1826-1827, vol. 4, p. 267-268.

¹⁰¹ W.C. McDermott, *The Ape in Antiquity*, cit., p. 66-67, 104.

¹⁰² W.C. McDermott, *The Ape in Antiquity*, cit., p. 8-11 ; N.G. Davies, *The tomb of Rekhmi-Rē*, cit., pl. xvii-xx ; N.M. Davies, « Nubians in the Tomb of Amunedjeḥ », cit., p. 50-52. On en trouve de nombreuses autres représentations dans la documentation rassemblée par J. Vandier d'Abbadie, « Les singes familiers dans l'Ancienne Égypte (peintures et bas reliefs) », *Revue d'Égyptologie*, XVI, 1964, p. 147-177 ; XVII, 1965, p. 177-188 ; XVIII, 1966, p. 143-201.

identifiée au site de Soniyat, à une cinquantaine de kilomètres en amont d'Old Dongola¹⁰³. Dans les années 1830, le naturaliste allemand E. Rüppell prétend d'ailleurs qu'on les trouve non seulement dans le Sennar mais aussi dans les « steppes près d'Hambukol, dans la province de Dongola », description qui semble correspondre à l'actuel bassin du Letti¹⁰⁴. Il est donc fort possible que des groupes de babouins aient pu se maintenir dans certaines parties du Dongola reach jusqu'à une époque relativement récente.

Conclusion

Bien que le récit de Yūsuf Ibn Ibrāhīm ne contienne au final que peu d'informations véritablement neuves, on a désormais l'assurance que l'entrevue entre le jeune prince nubien et al-Mu'tašim s'est bien tenue au mois d'août 836 de notre ère et on y apprend, en outre, que c'est à Sammārā plutôt qu'à Bagdad que Georgios a été reçu. À l'inverse, la confrontation de ce passage aux autres sources dont on dispose au sujet de l'ambassade confère davantage de crédit à l'ensemble de l'anecdote dont certains ont pu douter de l'authenticité¹⁰⁵, Ibn Usaybi'ā demeurant, à ce jour, le seul auteur connu à la rapporter. Si l'on a pris depuis longtemps la mesure de l'importance de cet événement sur le plan des relations entre les pays d'islam et la Nubie, et si l'on devine l'impact que la visite fastueuse de ce prince chrétien a pu avoir sur les communautés coptes et jacobites soumises à la *ḍimma*, ce nouveau témoignage laisse entrevoir une autre conséquence insoupçonnée de cette rencontre : sa contribution à l'avancée des connaissances médicales dans le monde musulman.

¹⁰³ Pline l'Ancien, *Naturalis Historia*, cit., p. 11-12. Pour l'identification du site de Tergedum voir *Ibid.*, p. 150 ainsi que B. Żurawski, « Pliny's Tergedum discovered », *Sudan & Nubia*, 2, 1998, p. 74-81. On a d'ailleurs trouvé dans le temple kushite de Soniyat un fragment de figurine de faïence représentant un babouin accroupi. Celle-ci est d'un grand réalisme puisque l'on observe même les callosités fessières caractéristiques de cette espèce.

¹⁰⁴ E. Rüppell, *Neue wirbelthiere zu der fauna*, cit., vol. 1, p. 8. D'après Cailliaud, les babouins étaient encore tout à fait communs, dans les premières décennies du XIX^e siècle, sur les bords de la rivière Rahad, à l'extrémité méridionale de ce que l'on a pris coutume d'appeler l'île de Méroé. F. Cailliaud, *Voyage à Méroé, au fleuve Blanc*, cit., vol. 4, p. 267. La présence de singes dans la partie méridionale de la moyenne vallée du Nil est aussi attestée dans les relations de deux expéditions mameloukes parvenues jusqu'aux confins de la Nubie. La première remonte à 1287 (ou peu après) et nous est rapportée par Ibn 'Abd al-Zahīr tandis que la seconde, datée de 1317, est transmise par al-Nuwayrī. Nous réservons l'analyse de ces deux récits pour un travail ultérieur.

¹⁰⁵ E.G. Browne, *Arabian medicine*, cit., p. 36-37.

